

Des Bâbis au oaï :

LES MOTS D'ORIGINE ITALIENNE DANS LE PARLER MARSEILLAIS

Par Médéric Gasquet-Cyrus,
Aix-Marseille Université

Si, à Marseille, c'est souvent le oaï, et si ça s'engatse autant, on le doit sans doute aux chapacans, tchougades et autres tchoutchous qui peuplent la ville... et son langage. Autant de mots d'origine italienne qui sont en effet pour beaucoup encore dynamiques dans le marseillais contemporain.

|
92
|

L'immigration italienne à Marseille est bien documentée, avec des arrivées régulières et parfois massives, surtout au tournant des XIX^e et XX^e siècles, d'Italiens venus de différentes régions, principalement du Piémont, de Toscane, de Naples (ou plus largement du sud de l'Italie) ou de Sicile. Dans ces régions, on parlait non pas l'« italien », autrement dit la forme standard élaborée au XIX^e siècle pour faire nation, mais surtout le « dialecte », étant entendu qu'en Italie, *i dialetti* sont considérés comme de véritables langues régionales, des langues à part entière encore parlées de nos jours, même si leur usage est en net recul chez les plus jeunes générations. Ce sont donc des personnes parlant piémontais, toscan, napolitain et sicilien qui sont venues s'installer à Marseille où, en plus du français, on parlait une autre langue romane, le provençal. La proximité entre l'occitan et les dialectes italiens a pu favoriser les contacts de langues, les mélanges, comme on peut le voir, par exemple, dans le livre *Bagatouni* de Valère Bernard publié en 1894.

Des mots pas très flatteurs

Les premiers mots qui refont surface sont péjoratifs : ils renvoient au mépris que les Italiens reçurent lorsqu'ils s'installèrent à Marseille, mépris chargé de xénophobie qui se retrouve dans des appellatifs comme *Bâbis*, qui désigne des « crapauds » en provençal, ou *Nabos*, diminutifs



Santibèlli. © Musée d'Histoire de Marseille - inv. 2009.11.2

irrespectueux de « Napolitains ». On évoquera aussi les *piacâmpis*, littéralement les « pilleurs des champs », autrement dit des voleurs, des vauriens ; le mot vient peut-être d'un croisement entre le provençal *piha* et

l'italien *campi*, ou directement de l'italien *piglia campi*. Ces références à des Italiens mêlés à des milieux douteux se retrouvent dans la chanson *Youpi ou la valse du Racati* de Sarvil, Alibert et Scotto (d'origine napolitaine !), créée par Alibert et qui dit : « *C'est la danse des pipis* », c'est-à-dire des proxénètes d'origine italienne, « *des piacàmpis, des macaronis* ».

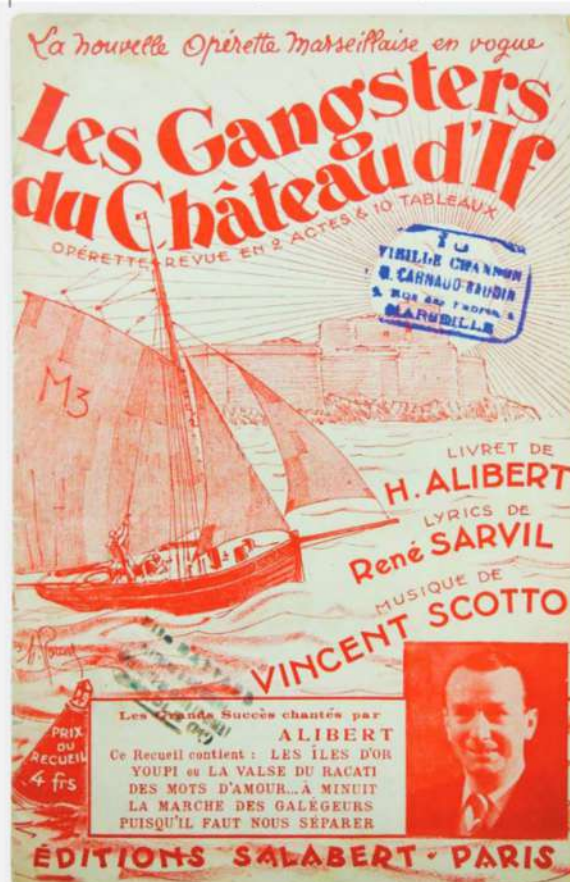
Ces mots restent en mémoire, mais ont – heureusement – disparu des usages ; en revanche, le mot *chapaçan* (parfois écrit *tchapaçan*) est encore employé couramment pour désigner un vaurien, un minable, une personne de basse condition. Il vient peut-être du piémontais *acciapa cani*, littéralement celui qui « attrape », qui « achoppe » les « chiens », car c'est ainsi que l'on désignait les employés de la fourrière qui faisaient la basse besogne d'attraper les chiens errants. La ferveur religieuse des Italiens a permis l'emprunt d'un mot plus noble : *santibelli*. Les *santibèllis*, littéralement « beaux saints », sont des statuettes généralement sous globe qui représentent des personnes sanctifiées ou d'autres personnages religieux. S'il s'agit d'objets bien différents des santons, la proximité entre les deux mots se retrouve dans l'idée de rester planté, immobile, passif : on peut en effet rester tanqué *comme un santon* ou *comme un santibèlli*. Autre mot issu de l'univers religieux : *fiôli*. Désignant aujourd'hui plus largement des bourgeois, il renvoyait au XIX^e siècle à des personnes pratiquant un catholicisme zélé, à des « grenouilles de bénitier », voire à de faux dévôts, le tout à partir du mot *figlioli*, « mes fils », qu'un prêtre italien utilisait dans ses prêches.

Accidènti !

L'expressivité de l'italien, qui va de pair avec le stéréotype d'une personne parlant fort et avec les mains, se retrouve dans des mots courants d'origine italienne. C'est le cas pour l'interjection *fatche (de)* ! qui peut venir de l'italien *faccia* comme du provençal maritime *facho* pour désigner la face, ou bien pour *accidènti !*, littéralement « accident », lâché pour réagir à un malheur et parfois combiné étrangement à *fatche* pour donner le drôle d'hybride purement marseillais *fatchidènti*. C'est également un vocabulaire populaire qui est resté dans le marseillais. Le *cazzo* italien (sexe masculin) a été adapté phonétiquement en *gatsou* et, dans la même famille, le verbe *incazzarsi* (s'énerver, s'emporter) a donné le verbe *engatser* et la fameuse *engatse*, embrouille, problème, illustrée entre autres par le roman de Philippe Carrese *Trois jours d'engatse* (1995).

Toujours dans un registre grossier, la célèbre insulte *vaffanculo* (que les supporters de l'OM eurent souvent l'occasion d'entonner dans les années 1990, notamment à l'encontre du Milan AC) a, elle aussi, été intégrée sous

Partition de l'opérette *Les Gangsters du Château d'If*. © Collection privée



la forme d'un substantif, *fangoule*, désignant encore une fois une personne de peu de valeur. Le lexique d'origine italienne est volontiers péjoratif, lorsqu'il permet de (dis)qualifier une personne remarquable par sa tenue, sa physionomie ou son caractère. Ainsi une *tchougade*, au départ, est une personne qui louche ou qui possède une coquetterie dans l'œil : le mot vient du napolitain *cecato*, « aveugle », plus lointainement du latin *caecus*, dont on retrouve la racine dans le mot *cécité*. Avec le temps, le sens a pu évoluer pour désigner une personne laide – notamment une femme.

Se faire traiter de *tchoutchou*, autrement dit d'« âne », n'est pas agréable non plus. Prononcé avec un accent tonique fort sur la première syllabe (« *TCHOU'tchou* », avec parfois une voyelle finale affaiblie : « *TCHOU'tche* »), le mot vient sans doute du napolitain *ciuccio*. Il faudrait aussi mentionner le *facciomacco*, « celui qui fait le mac » ou proxénète, gigolo frimeur, parfois sous la forme *fatchou-macou* ; le *pagalènti*, misérable qui ne paye rien, peut-être d'une forme *paga niente* ; le *nervouzzi* qui fait le nerveux et d'autres *rouffians* de bas étage.

Détail du disque vinyle de *Youpi ou la valse du Ragati*. © Collection privée



Le *oai* partout

Les emprunts du marseillais à l'italien sont suffisamment importants pour concerner des mots particulièrement courants, comme c'est le cas pour le *oai*. En italien, *il guaio* renvoie à tout incident, tout malheur qui vient troubler le déroulement d'une action, d'une vie. La prononciation napolitaine *uaio* a donné naissance au mot marseillais *oai*, l'un des plus emblématiques de Marseille et aujourd'hui encore très courant. Employé dans le sens de désordre, le *oai* peut être à la fois négatif, comme lorsqu'il renvoie aux bouchons à l'entrée de la ville ou au désordre politique permanent, mais aussi positif lorsqu'il évoque

une ambiance festive particulièrement énergique, quand il s'agit par exemple de *mettre le oai* dans les virages du Vélodrome ou à un concert de Massilia Sound System. Le groupe de raggamuffin marseillais n'est en effet sans doute pas étranger à la popularisation de ce mot, avec sa chanson *Lo oai* sortie en 1992.

Ciao !

Les quelques mots mentionnés ici ne constituent pas une liste exhaustive. Il existe sûrement, par exemple dans des cercles familiaux plus restreints, des emprunts à l'italien qui perdurent sans être passés à un usage plus large. Par ailleurs, il manque un relevé systématique qui permettrait, à travers l'analyse d'archives écrites ou sonores, de retrouver des mots d'origine italienne qui ont pu être utilisés à Marseille avant de sortir de l'usage. J'ai ainsi identifié un *scapouline* (prononcer « chkapouline ») possiblement d'origine napolitaine, qui aurait été en circulation dans les années 1970. Enfin, la place manque pour décrire les convergences entre le provençal et l'italien afin d'expliquer des phénomènes d'accents toniques et d'autres pratiques langagières qui vont au-delà du linguistique. Si le marseillais est une variété de français reposant principalement sur un fond provençal, d'autres langues sont venues l'alimenter, surtout à partir des années 1960 (un peu d'arabe, un peu de « gitan », un peu de comorien...), mais c'est l'italien (à travers ses différentes variétés) qui reste la langue ayant le plus contribué à l'enrichir et ce depuis plus d'un siècle. *Chi va piano va sano, chi va sano va lontano...*



C'est le *Oai* dans les tribunes du stade. © Photo Ville de Marseille